Arthur Schnitlzer (1862-1931)
Valse de l'amour et de la Mort

Si je vous dis « Juif » et « Vienne », à qui pensez-vous immédiatement ? A Freud, sans aucun doute. Ce n'est pourtant pas lui qui aura les honneurs du premier article de cette série mais l'écrivain et dramaturge Arthur Schnitlzer, que le grand Sigmund considérait comme son alter ego littéraire.

Arthur Schnitzler naît à Vienne en 1862, au moment même où les parents du petit Sigmund, cinq ans, se fixent dans la capitale impériale. Ils y habiteront tous deux pendant près de sept décennies puisque Schnitzler y meurt en 1931. Outre cette proximité géographique, ils ont surtout en commun une formation de médecin et un domaine d'investigation privilégié : ce fameux inconscient qui sous-tend l'œuvre de l'un et de l'autre.

Anatole et ses amours
Après quelques années de pratique, notamment comme médecin militaire, Schnitlzer publie à trente ans sa première pièce, jouée à Vienne pour le plus grand bonheur du public. Les aventures frivoles d'*Anatole*, nom de plume de Schnitlzer à ses débuts, passent pour une autobiographie à la fois légère et mélancolique, à l'image de Vienne qui baigne dans une grâce teintée d'ironie mondaine. Cette pièce contient déjà pourtant toute la critique sociale d'un écrivain qui, médecin de l'âme, détecte et décrit les racines du mal, qu'il juge le plus souvent morales.
Avec « Liebelei », traduit en français par « Amourette », le succès est total. Le public est conquis, touché par le personnage central de la pièce, Christine, sorte Mimi Pinson viennoise. Eprise d'un jeune homme qui meurt en duel pour une vieille aventure avec une femme mariée qu'il n'aime plus, elle reste, à la fin, seule et désespérée. La jeune fille tourne le dos à la salle, part et pleure en silence son amour perdu. Cette pièce met en réalité en scène les deux protagonistes désormais récurrents chez Schnitzler : l'amour et la mort.

Eros et Thanatos
A l'instar du titre d'une de ses pièces, « La Terre étrangère », la psyché humaine est pour lui une inconnue à découvrir, et l'inconscient son véritable sujet. Un sujet dont les deux forces, l'amour et la mort, s'opposent pour se rejoindre. Pulsions analysées et décrites par Freud, jetées sur les toiles de Gustav Klimt et d'Egon Schiele, tous représentants de cette capitale légère qui sent venir sa fin. Une ville amoureuse qui flirte avec la mort. Les complications relationnelles, l'adultère, la tromperie sexuelle mènent chez Schnitzler à la destruction. Ils passeront parfois par la folie, comme chez *Mademoiselle Else*, monologue écrit en 1924 et interprété l'an dernier à Paris par Isabelle Carré. Il raconte l'histoire d'une jeune fille qui sauve son père du déshonneur en acceptant de se montrer nue à un vieillard, pour ensuite se donner la mort.
Chaque œuvre de Schnitzler touche à ce point l'ordre moral, l'éthique de la liberté et la justice que celui qui fut le chef de la « jeune Vienne », (dont sortiront ensuite Stefan Zweig et Hofmannsthal), se révèle encore aujourd'hui d'une pertinence aussi subtile que profonde. Ecrivain « naturaliste », opposé à la critique cinglante, il cache sous une écriture accessible et souvent drôle, une connaissance parfaite de l'âme humaine, une analyse précise des hypocrisies et des faux-semblants, un diagnostic sans faille des bâts qui blessent la société viennoise de l'époque.

Scandale et raffinement
Au tournant du siècle, le jeune médecin publie une pièce qui fait scandale : « La Ronde » met en scène dix couples, issus de toutes les couches sociales, qui parlent de l'amour pour se défaire après l'étreinte. Par touches impressionnistes, l'écrivain y dépeint sans complaisance toute la gamme des passions humaines, les travers et les fuites des uns et des autres, avec un tact et une finesse qui, *a contrario*, soulignent d'autant le scabreux du sujet. La bourgeoisie est choquée, sans être au bout de ses surprises. La nouvelle qui suit, intitulée *Le lieutenant Gustl* , s'en prend cette fois à l'armée, pilier de l'empire. Schnitzler y dénonce l'absurdité du code de l'honneur militaire à travers les monologues intérieurs d'un jeune officier, incapable d'abattre le boulanger qui l'a offensé. Seule issue pour l'anti-héros : un suicide ridicule. Dégradé par un tribunal militaire, Schnitlzer persiste et signe à compte d'auteur trois pièces en un acte, forme parfaitement adaptée à ses histoires, sans action véritable où tout passe par la conversation. Vous avez dit psychanalyse ?

Vienne et les Juifs
Abordant la question de l'égalité des hommes et, face à un antisémitisme toujours latent, Schnitlzer met en scène les comportements troubles de la société autrichienne à l'égard des Juifs et les réactions de ceux-ci, notamment dans *Le Professeur Bernhardi*. Au chevet d'une jeune femme qui vient de se faire avorter, ce médecin juif refuse l'entrée de la salle à un prêtre appelé par une infirmière zélée. Dans le couloir, les deux hommes discutent âprement quand la malade meurt sans avoir reçu les secours de l'Eglise. Obligé de démissionner, le professeur obtiendra gain de cause après de multiples procès ; Schnitzler, lui, se heurtera à une incompréhension totale qui ne fera que croître après la première guerre mondiale.

Joué sur toutes les scènes de théâtres, les pièces, romans et nouvelles de Schnitlzer sont édités en collections de poche. A découvrir aussi, ses aphorismes édités chez Rivages.

Sylvie Lausberg
(à mettre en exergue quelque part pour dynamiser la mise en page, tout ou partie de cette citation :
Lettre de Freud à Schnitzler, le 14 mai 1922 :: « Votre déterminisme comme votre pessimisme, votre sensibilité aux vérités de l'inconscient, de la nature pulsionnelle de l'homme, votre dissection de nos certitudes culturelles conventionnelles, l'arrêt de vos pensées sur la polarité de l'amour et de la mort, tout cela éveillait en moi un étrange sentiment de familiarité. J'ai ainsi eu l'impression que vous saviez intuitivement – ou plutôt par la suite d'une auto-observation subtile – tout ce que j'ai découvert à l'aide d'un laborieux travail pratiqué sur autrui. »